

Le *Genavensis Græcus 44* à l'heure du 2.0

Ariane Jambé

Citer ce document / Cite this document :

Jambé Ariane. Le *Genavensis Græcus 44* à l'heure du 2.0. In: Sources, Histoire et Editions. Les outils de la recherche. Formation et recherche en science de l'Antiquité;

https://www.persee.fr/doc/ista_0000-0000_2021_act_1521_1_3880;

Fichier pdf généré le 15/03/2024

Résumé

Il n'est pas exagéré d'affirmer que l'histoire des textes est intimement liée à celle des technologies : du papyrus à l'ordinateur, le support, considéré per se, a toujours été un enjeu déterminant pour la conservation, la diffusion ou encore la critique textuelle. Aujourd'hui, à l'heure de l'avènement de l'informatique, le philologue doit repenser sa discipline, ses méthodes et ses outils de travail. Quelles en sont les conséquences ? La présente contribution ne fait qu'apporter une pièce à ce dossier et se propose d'interroger l'apport des nouvelles technologies dans l'étude du Genavensis Græcus 44, un manuscrit de l'Iliade datant de la fin du xiii^e siècle. Ce manuscrit a été rendu célèbre par Henri II Estienne qui l'avait utilisé pour son édition des *Poetæ Græci* de 1566, édition qui a fait référence jusqu'au xviii^e siècle. Par la suite, le manuscrit a perdu son prestige d'antan, au point d'être rebaptisé *codex ignotus*. Il a toutefois vécu une véritable renaissance après avoir été entièrement numérisé et mis en ligne sur « la base de données et bibliothèque virtuelle des manuscrits en Suisse » *e-codices* (www.ecodices.unifr.ch). Bénéficiant d'un accès facile et d'une consultation de grande qualité, le philologue peut mettre en relief les enjeux de la transmission du savoir entre le copiste et sa source mais également entre le copiste et son lecteur. La spécificité du manuscrit de Genève réside surtout dans sa paraphrase interlinéaire encore inédite. La transcription et la lecture attentive des vers homériques et de la paraphrase interlinéaire correspondante démontrent un jeu d'influences réciproques entre les premiers et la seconde. Ainsi une étape a pu être franchie dans l'étude du manuscrit de Genève et de sa paraphrase : la création de concordances, exploitables et interrogeables à souhait, la lemmatisation ou encore l'étude lexicale automatisée sont autant de possibilités qui nous sont offertes pour appréhender, dans sa totalité, le manuscrit de Genève.

Abstract

One can argue that the history of texts is closely linked to the history of technology. From papyrus to computers, the support considered in itself has always been a key element of the conservation, diffusion or criticism of texts. In our days of information technology, philologists must reevaluate their discipline, their methods and their working tools. What are the consequences of this ? The present article only proposes to add one element of reflection to this issue and question the added value of technology in the study of the *Genavensis Græcus 44*, a manuscript from the *Iliad* dating back to the end of the 13th century. This manuscript was made famous by Henri II Estienne who had used it for his edition of the 1566 *Poetæ Græci*, an edition that was a major reference until the 18th century. Thereafter, the manuscript lost some of its former prestige and was even retitled *codex ignotus*. Yet it became popular again after being entirely digitalized and put online on the "Swiss database and virtual library of manuscripts" (www.ecodices.unifr.ch). Thanks to such easy access and quality reading, philologists can highlight what is at stake in the transmission of knowledge between the copist and his sources, but also between the copist and his readers. The specificity of the Geneva manuscript lies mostly in its previously unpublished interlinear paraphrase. The attentive transcription and reading of Homer's lines and their corresponding paraphrase evidences an interplay of influences. Thus a new stage was reached in the study of the Geneva manuscript and its paraphrase : the creation of concordances that can be exploited or studied freely, lemmatization or automatic lexical study are so many opportunities to envisage the Geneva manuscript as a whole.

LE *GENAVENSIS GRÆCUS* 44 À L'HEURE DU 2.0

Ariane JAMBÉ
Université de Lausanne
Ariane.Jambe@unil.ch

« Quando ritrovai nel tempo altre copie di quei libri, li studiai con amore, come se il fato mi avesse lasciato quel legato, come se l'averne individuato la copia distrutta fosse stato un segno chiaro del cielo che diceva tolle et lege. Alla fine della mia paziente ricomposizione mi si disegnò come una biblioteca minore, segno di quella maggiore scomparsa, una biblioteca fatta di brani, citazioni, periodi incompiuti, moncherini di libri. »¹

INTRODUCTION

Nous pourrions croire qu'il y a, entre le monde du numérique et le monde de la philologie classique, un fossé abyssal : tandis que la philologie classique, allant de l'édition de textes à leur exégèse, s'ancre dans une tradition séculaire, l'avènement des technologies informatiques ne date, lui, que de la seconde moitié du siècle précédent. C'est oublier que l'histoire des textes anciens, de leurs éditions, de leur diffusion et de leur transmission s'écrit à côté de celle des progrès techniques et s'inscrit, plus largement, dans une histoire économique, politique et sociale donnée². En réalité, nous constatons que, tout au long du

¹ Eco 2010, p. 502.

² Voir Feather 1986. Loin d'être un poncif, le rapport entre la découverte d'une technologie, son contexte historique et la diffusion des textes était déjà reconnu dans l'Antiquité. Par exemple, Pline l'Ancien met en lumière la triangulation qui s'opère entre une décision politique, le développement d'une nouvelle technologie et la transmission des textes en rapportant, d'après Varron, que « quand Ptolémée et Eumène voulurent rivaliser par leurs bibliothèques et que le premier eut interdit l'exportation du papyrus, on inventa à Pergame le parchemin. Dans la suite, le commerce en étant redevenu libre, l'usage se répandit partout de ce produit sur lequel repose l'immortalité des hommes. » Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XIII, 21, 70.

xx^e siècle, la philologie classique s'est emparée des nouvelles technologies pour repenser son champ d'étude, ses méthodes et ses résultats de recherche – c'est particulièrement vrai pour le grec ancien³. Il existe plusieurs raisons qui expliquent cet intérêt précoce pour les nouvelles technologies. L'une d'elles pourrait bien être culturelle, comme le note Aurélien Berra : « le fait que les études anciennes aient bénéficié très tôt du développement des technologies informatiques est assurément dû à l'importance des cultures latine et grecque dans le monde occidental et à leur place dans l'éducation, l'enseignement universitaire et dans la recherche »⁴. On peut aussi y voir une raison épistémologique : l'ordinateur, par sa capacité à trier l'information, à la mettre en réseau et à l'évaluer, s'adapte exactement à l'approche systématique de la philologie classique. Ainsi, les principes d'indexation, de catalogage, de concordance, de notice, de « trésor » (au sens de *thesaurus*) ou encore de corpus sont autant de « méthodes de tri de l'information » jamais démenties et héritées de la Grèce hellénistique et du minutieux travail des bibliothécaires d'Alexandrie ou de Pergame⁵. Hier comme aujourd'hui, la volonté de trier l'information textuelle ne peut être dissociée de celle de s'adonner à la recherche et à la critique littéraire : un index, une concordance ou encore un *thesaurus* n'a de sens que s'il est exploité en sa qualité d'outil d'analyse. Les mots revêtent ici une importance singulière : trier l'information et l'évaluer aussi bien quantitativement que qualitativement, ce sont exactement ce qu'impliquent, au moins étymologiquement, les termes *ordinateur* et son équivalent anglais, *computer*⁶. Loin d'être un phénomène maudit par les philologues, « le passage au médium numérique – après le rouleau de papyrus et le codex, après l'écriture et l'imprimerie – suscit[e] d'autres types de lecture et d'autres modes de recherche »⁷, souligne encore Aurélien Berra. Cependant, ces « autres types de lecture » et ces « autres modes de recherche » ne viennent pas uniquement de la transformation des pratiques de la philologie classique : l'évolution de la recherche vers une approche numérique est globale et concomitante à toutes les disciplines. L'étude que nous proposons s'appuie sur une recherche toujours en cours sur un

³ Voir Brunner 1993 ; Solomon 1993 ; Jacob 1999 ; Crane 2008 ; Berra 2011 ; Mounier 2012.

⁴ Berra 2011, p. 556.

⁵ Que l'on songe, par exemple, au catalogue de la bibliothèque d'Alexandrie élaboré par Callimaque, le *Pinakes*.

⁶ Cf. *Oxford Latin Dictionary* (2009) : *s.v.* « ordino », au sens de 1) arranger, organiser une œuvre littéraire : Cicéron, *De inventione*, 1, 19 ; 2) établir une organisation systématique, notamment une bibliothèque : *Grammatica*, 21 (p. 116Re) ; 3) rassembler plusieurs éléments en un document : Sénèque, *Epistulae*, 108, 1 ; *s.v.* « computo », au sens de 1) calculer, compter, estimer : Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, IV, 105 ou encore Tacite, *Annales*, IV, 20.

⁷ Berra 2011, p. 574.

manuscrit de l'*Iliade*, le *Genavensis Græcus 44*. Nous souhaitons mettre en lumière la façon dont les technologies numériques permettent de renouveler la lecture des textes anciens, repenser nos rapports à ceux-ci et, enfin, interroger les méthodes philologiques⁸.

RENAISSANCE NUMÉRIQUE D'UN *CODEX IGNOTUS*

Le *Genavensis Græcus 44* – ou manuscrit de Genève – est un manuscrit de l'*Iliade* qui contient, en plus du poème homérique, une paraphrase interlinéaire en prose et de nombreuses scholies marginales⁹. En l'absence d'un colophon, sa datation exacte demeure inconnue, tout comme son copiste, mais on le fait généralement remonter au XIII^e siècle. Comme le souligna Bertrand Bouvier dans un article sur la paraphrase de ce manuscrit, depuis la dynastie des Comnènes, les « études homériques à Byzance [...] connaissent [...] une renaissance remarquable et il faut le [*i.e.* le *Genavensis Græcus 44*] considérer comme l'instrument de travail de plusieurs générations de professeurs de grammaire et d'éloquence. »¹⁰

La datation exacte du manuscrit de Genève demeure inconnue ; en revanche, nous avons plus de chance si nous considérons son contexte d'utilisation. À quelques feuillets d'intervalle, on trouve deux monogrammes « en onciale enjolivée »¹¹, le premier indique : τοῦ κυροῦ Μανουήλ τοῦ Κρήτης (au Seigneur Manuel de Crète) et le second : τὰ γράμματα Μελιτηνιώτου Θεοδώρου (ceci est l'écriture de Théodore Méliténite). Manuel de Crète, que l'on rencontre parfois sous le nom de Manuel Moschopoulos et Théodore Méliténite sont deux érudits liés aux plus hautes institutions de l'Empire byzantin, le premier officiant à la fin du XIII^e siècle et le second au XIV^e siècle.

Nous savons aussi qu'Henri II Estienne l'employa comme témoin principal pour son édition des Poètes grecs épiques de 1566¹² ; il l'appelait alors son *vetus exemplar*, son « exemplaire ancien ».

⁸ La présente contribution, faisant suite aux journées d'étude EDOCSA (Programme doctoral en Sciences de l'Antiquité) à l'université de Fribourg les 25 et 26 septembre 2014, est le résultat d'une recherche, toujours en cours, débutée en décembre 2013 à l'université de Lausanne.

⁹ Le *Genavensis Græcus 44* est un manuscrit en papier non filigrané. Il compte 802 feuillets originaux auxquels il faut ajouter une page de garde, un cahier supplémentaire de 12 feuillets nommé « cahier de Brönsted » et une page de garde postérieure. Il mesure 302 millimètres par 215.

¹⁰ Bouvier 2000, p. 306.

¹¹ Nicole 1891, p. xix. Les deux monogrammes se trouvent aux feuillets 541 et 568 du manuscrit.

¹² Οἱ τῆς ἡρωϊκῆς ποιήσεως πρωτεύοντες ποιηταί, καὶ ἄλλοι τινές. *Poetae Graeci principes heroici carminis, et alii nonnulli., Geneva, Anno M.D.LXVI. Excudebat Henricus Stephanus, illustris viri Huldrichi Fuggeri typographus.*

Comment notre manuscrit, de Constantinople, tomba dans les mains du genevois Estienne ? Nous ne le savons pas. L'hypothèse avancée par Bertrand Bouvier est la suivante :

il est vraisemblable qu'il l'ait acquis lors d'un voyage en Italie, et ce pourrait bien être à Venise où tant de trésors, livres et œuvres d'art, avaient abouti après les vicissitudes de la quatrième croisade, puis lors de l'exode des savants grecs consécutif à l'expansion turque et à la prise de Constantinople en 1453¹³.

Quand Estienne arriva au seuil de sa vie, en 1598, le *Genavensis Graecus 44* n'était déjà plus entre ses mains. Qu'en avait-il fait ? Pourquoi ce manuscrit s'était-il volatilisé ? Les secrets amenant les spéculations, les spéculations les doutes et les doutes l'indifférence, le manuscrit de Genève, déchu de son titre de *vetus exemplar*, fut rebaptisé *ignotus codex*¹⁴. Ce n'est qu'en 1702 qu'il réapparut lorsqu'un médecin genevois du nom de Daniel Leclerc en fit don à la Bibliothèque de Genève. Henri II Estienne avait-il légué son précieux bien à la famille Leclerc ? Toujours est-il que, dès lors, il ne quitta plus les murs de l'institution genevoise. Ses scholies furent minutieusement étudiées et éditées par Jules Nicole en 1891¹⁵. Manuscrit d'une qualité textuelle remarquable, il ne manqua pas d'être collationné par les éditeurs modernes de l'*Iliade*¹⁶. Entre 2009 et 2011, sous la direction d'André Louis Rey de l'université de Genève, le manuscrit fut entièrement restauré par Andrea Giovannini et les feuillets numérisés. Le 13 décembre 2013, le manuscrit était mis en ligne sur la base de données et la bibliothèque virtuelle des manuscrits en Suisse, *e-codices*¹⁷. Dès lors, l'idée de développer une recherche autour de ce manuscrit en y intégrant les possibilités offertes par les nouvelles technologies est née : un écran permet en effet de mettre en miroir l'image et le texte, c'est-à-dire le manuscrit et sa transcription, mais aussi deux textes, l'*Iliade* et sa paraphrase. En outre, une lemmatisation et un étiquetage (*tagging*) du corpus textuel autorisent des recherches réciproques sur le texte-source (*Iliade*) et le texte-cible (paraphrase)¹⁸. Nous présentons ici quelques résultats auxquels ce projet de recherche, toujours en cours, a déjà abouti.

¹³ Bouvier 2000, p. 306-307.

¹⁴ Nicole 1891, p. x, citant Heyne 1802, p. XXIII.

¹⁵ Nicole 1891.

¹⁶ Ludwich 1995 [1902] : *G* ; Monro, Allen 1912 : *Ge* ; Mazon 1937 : *G* ; West 1998 : *G*.

¹⁷ www.ecodices.unifr.ch.

¹⁸ La lemmatisation consiste en l'extraction et l'identification des lemmes constituant notre corpus. L'étiquetage de notre corpus consiste à ajouter, à chaque terme de notre corpus, son analyse morphosyntaxique (*PoS tagging*).

LE *GENAVENSIS GRAECUS 44* ET LES JEUX D'INFLUENCE

Comme l'avait bien décrit Jules Nicole en 1891

il était impossible que le contact perpétuel de la version [de la paraphrase] n'exerçât pas de copie en copie une certaine influence sur le texte même [de l'*Iliade*]¹⁹.

Cette *certaine influence* due à l'alternance interlinéaire du poème et de la paraphrase est bien réelle et nous proposons quelques exemples qui le démontrent. Elle se manifeste d'abord de façon « graphique » c'est-à-dire dans le geste même de la copie interlinéaire et de la mise en page du manuscrit. Nous présentons, pour cette première influence, deux cas.

1- Le *ν* euphonique

Prenons les vers 321 et 322 du chant III tels qu'ils se présentent dans notre manuscrit :

Iliade, III, 321 : ὀππότερος τάδε ἔργα μετ' ἀμφοτέροισιν ἔθηκεν,

Iliade, III, 322 : τὸν δὲ ἀποφθιμενον δῦναι δόμον Ἄιδος εἴσω²⁰

La forme qui nous intéresse ici est ἔθηκεν (pour ἔθηκε) au vers 321. Si nous ne considérons que les vers homériques, la présence du *ν* euphonique final ne se justifie pas puisque le vers suivant débute par la consonne τ (τὸν) et n'appelle pas un tel usage. Or, si nous intercalons la paraphrase, dans une mise en page similaire à celle du *Genavensis Graecus 44*, nous remarquons alors que III, 321 n'est plus suivi par la consonne τ mais par la voyelle ο (de la paraphrase 321).

Iliade, III, 321 : ὀππότερος τάδε ἔργα μετ' ἀμφοτέροισιν ἔθηκεν,

Paraphrase, III, 321 : ὁποῖος ταῦτα τὰ ἔργα τοῦ πολέμου ἐν ἀμφοτέροις ἐποίησε

Iliade, III, 322 : τὸν δὲ ἀποφθιμενον δῦναι δόμον Ἄιδος εἴσω

Paraphrase, III, 322 : τοῦτον δὲ ἀποθανόντα κατελθεῖν ἐπὶ τὸ οἶκημα τοῦ Ἄιδου ἔσω²¹

Seule la disposition interlinéaire permet de comprendre l'ajout du *ν* euphonique à la forme verbale ἔθηκε (*Iliade*, III, 321). Quant au *ν* euphonique lui-même, ajouté pour

¹⁹ Nicole 1891, p. xxxiii.

²⁰ Celui de nous qui apportera ces malheurs entre nos deux armées, / fais-le mourir et entrer dans la demeure d'Hadès.

²¹ Celui qui a fait ces actes de guerre entre les deux parties / qu'étant mort, il prenne le chemin de la maison d'Hadès.

éviter un hiatus, il nous renseigne sur les modalités manifestement orales de copie, de lecture et d'enseignement du poème homérique à l'époque byzantine²².

2- Paraphrase ou scholie ?

Une autre influence interroge le rapport qu'entretient l'*Illiade* à son matériel exégétique (la paraphrase et les scholies) et la façon dont s'articule ce dernier. Prenons l'exemple des vers 185 et 186 du chant III et de la paraphrase correspondante :

Illiade, III, 185 : ἔνθα ἴδον πλείστους Φρύγας ἀνέρας αἰολοπῶλους,
Paraphrase, III, 185 : ἐκεῖσε ἐθεασάμην πολλοὺς Φρύγας ἄνδρας εὐκινήτους ἵππους ἔχοντας,
Illiade, III, 186 : λαοὺς Ὀτρῆος καὶ Μυγδόνος ἀντιθέοιο,
Paraphrase, III, 186 : τοὺς λαοὺς τοῦ Ὀτρέως καὶ τοῦ ἰσοθέου Μυγδόνος, οὗτοι δὲ εἰσὶν ἀδελφοὶ Ἐκάβης υἱοὶ Δύμαντος²³

Voulant replacer Otrée et Mygdon dans leur contexte généalogique, le paraphraste précise donc que ceux-ci sont les frères d'Hécube et les fils de Dymas. La précision n'a, en soi, rien de surprenant dans la mesure où la paraphrase assume pleinement son rôle traductif et explicatif. En revanche, il est plus surprenant de trouver, reportée dans une scholie marginale du même feuillet, la même précision incontestablement écrite de la même main.

Scholie, III, 186 : [Ὀτρῆος καὶ Μυγδόνος] Ὀτρέως καὶ Μύγδων παραδίδονται ἡμῖν παῖδες τοῦ Δύμαντος, ἀδελφοὶ τῆς Ἐκάβης, βασιλεῖς Φρυγίας²⁴

Comment comprendre ce doublon explicatif constitué par la paraphrase et la scholie, distantes l'une de l'autre de quelques centimètres seulement ? Il va sans dire que l'exégèse byzantine de l'*Illiade* prend forme à partir d'un foisonnement de recueils (la plupart à usage scolaire) qui se sont influencés, complétés, copiés les uns les autres. La paraphrase, interlinéaire, répond donc à un mode didactique bien précis que nous avons déjà suggéré en considérant le *ν* euphonique : une lecture vers à vers du poème homérique, laquelle est cependant interrompue par la paraphrase qui en éclaire immédiatement le sens.

²² Cavallo 2006, p. 47-55.

²³ Là, j'y ai vu de nombreux Phrygiens, des coursiers rapides, / soldats d'Otrée et de Mygdon pareil aux dieux. Traduction de la paraphrase : Là-bas, j'ai vu beaucoup de Phrygiens, des hommes aux chevaux agiles / peuples d'Otrée et de Mygdon pareil aux dieux – **ceux-ci sont frères d'Hécube et fils de Dymas.**

²⁴ [Otrée et Mygdon] Il nous est rapporté qu'Otrée et Mygdon sont les fils de Dymas, les frères d'Hécube, et rois de Phrygie.

Ce n'est pas seulement à partir de l'agencement particulier du poème homérique, de sa paraphrase et de ses scholies que nous pouvons rendre manifeste un jeu d'influence, non pas seulement d'ailleurs entre l'*Iliade* et sa paraphrase. À l'occasion, cette dernière « glisse volontiers vers le commentaire »²⁵, révélant ainsi toute une tradition de l'interprétation et partant, de la transmission, du poème homérique. Voilà qui constitue donc autre type d'influence et nous proposons d'en observer quelques exemples.

a- Des oiseaux venus de Thrace

Au début du chant III, Homère compare le cri des soldats Troyens à celui des grues, ces grands oiseaux migrateurs qui « fuient l'hiver et la pluie incessante ».

Iliade, III, 4 : αἶ τ' ἐπεὶ οὖν χειμῶνα φύγον καὶ ἀθέσφατον ὄμβρον

Iliade, III, 5 : κλαγγῇ ταί γε πέτονται ἐπ' ὠκεανοῖο ῥοάων²⁶

Notre paraphraste, qui s'applique à rendre parfaitement les deux vers homériques, précise toutefois que les grues fuient la Thrace :

Paraphrase, III, 4 : αἴτινες ἐπειδὴ οὖν τὸν χειμερινὸν τόπον τῆς Θράκης καὶ τὸν ἄπειρον ὄμβρον καὶ πολὺν ἐξέφυγον

Paraphrase, III, 5 : αὐταὶ ἐν βοῇ πέτονται ἐπὶ τῶν τοῦ ὠκεανοῦ ῥευμάτων²⁷

Faut-il, avec Bertrand Bouvier, considérer que

nous sommes à Byzance, ville de Thrace orientale, où il est loisible d'observer les oiseaux migrateurs et où les pluies en hiver sont torrentielles²⁸

Est-ce là un argument suffisant pour expliquer la mention de la Thrace, pourtant absente chez Homère ? Bien que la mention de la Thrace puisse, en partie, se fonder sur l'expérience pratique d'une réalité météorologique (cela demeure cependant difficile à prouver), il convient toutefois d'en observer sa réalité exégétique. On lit, sur le même feuillet du manuscrit, la scholie suivante :

Scholie, III, 4 : [χειμῶνα] τὴν Θράκην λέγει χειμερινὴν οὔσαν²⁹

²⁵ Bouvier 2000, p. 310.

²⁶ [Les grues] qui, lorsqu'elles fuient l'hiver et la pluie incessante, / rejoignent à grands cris les rives de l'océan.

²⁷ [Les grues] qui, lorsqu'elles fuient la région hivernale de la Thrace et l'incessante et abondante pluie, / parviennent, dans le bruit, aux rives de l'océan.

²⁸ Bouvier 2000, p. 314.

²⁹ [Hiver] : il est dit que la Thrace est sujette au mauvais temps.

En fait, il apparaît que la mention de la Thrace est assez habituelle dans l'exégèse homérique : on la retrouve dans le corpus des scholies mais aussi dans le *Lexique homérique* d'Apollonius le Sophiste, ou encore dans la *Souda*, cet ouvrage byzantin qui tient à la fois de l'encyclopédie et du dictionnaire. Soulignons encore que les grues occupent une place importante dans la littérature antique, notamment en raison de leur légendaire affrontement avec le peuple pygmée décrit par Homère à la suite des vers cités. L'assimilation du terme τῆς Θράκης à la paraphrase du *Genavensis Græcus* 44 nous révèle la perméabilité des pratiques exégétiques si bien que ce qui semblait d'abord se limiter au matériel propre aux scholies et aux lexiques se trouve désormais pleinement intégré au matériel paraphrastique ; que faut-il en conclure d'un point de vue épistémologique ? Comme précédemment, ce qui semble, à nos yeux, une redondance exégétique entre l'information transmise par la paraphrase et celle transmise par la scholie ne l'est peut-être pas : cette accumulation s'explique par deux modes de lecture concurrents et complémentaires. En effet, la paraphrase ne fait pas que traduire l'*Iliade* ; elle prend simultanément en charge les problèmes philologiques que, par ses ajouts ou ses précisions, elle ne peut exprimer que de façon implicite (en direct). Les scholies, en revanche, abordent le poème homérique en exposant clairement mais cependant marginalement (en différé), le problème philologique induit par un passage spécifique du poème homérique.

b- Mélimélo à boire

La paraphrase oscille donc entre les limites de la reformulation et celles de l'interprétation. Cela nous enjoint à reconsidérer le statut et la fonction de la paraphrase qui, de toute évidence, ne se limite donc pas à « dire la même chose avec d'autres mots ». Elle assimile aussi des gloses explicatives qui semblent dépasser le champ de la poésie homérique. Un exemple de ce phénomène nous est donné aux vers 247 et 248 du chant III :

Iliade, III, 247 : [...] φέρε δὲ κρητῆρα φαεινὸν

Paraphrase, III, 247 : [...] ἔφερον δὲ καὶ ἐκόμισσεν καὶ κρατῆρα λαμπρὸν

Iliade, III, 248 : κῆρυξ Ἰδαῖος ἠδὲ χρύσεια κύπελλα.

Paraphrase, III, 248 : ὁ κῆρυξ ὁ Ἰδαῖος καὶ χρυσᾶ ποτήρια, παρὰ τὸ χύειν τὸν πηλόν, τοὔτέστιν τὸν οἶνον χύπελλα τινὰ ὄντα³⁰.

Le paraphraste du *Genavensis Græcus* 44 s'applique à rendre les κύπελλα (les coupes) homériques en ποτήρια tout en rapportant la variante orthographique χύπελλα (pour κύπελλα). Par rapprochement phonétique, χύπελλα est expliqué d'après χύειν τὸν πηλόν (verser le πηλός). Quant au terme πηλός (la lie de vin), il fait lui-même l'objet d'une explication : τοὔτέστιν [ὁ] οἶνο[ς], (c'est-à-dire le vin). Fait intéressant, la paraphrase rapporte une étymologie par ailleurs attestée dans l'*Etymologicum Magnum* sous la notice κύπελλον :

Κύπελλον : Παρὰ τὸ κύφος· ἢ παρὰ τὸ κύπτω, τὸ κεκυρτωμένον καὶ περιφερές. Ἐτυμολογεῖται χύπελλον τι ὄν, παρὰ τὸ χύειν τὸν πηλόν, ἠγουν τὸν οἶνον· ὅθεν καὶ κάπηλος, παρὰ τὸ χέειν τὸν πηλόν³¹.

Cet exemple met en lumière la difficulté d'établir une stratigraphie claire des sources auxquelles le paraphraste est allé puiser, à la fois chronologiquement et épistémologiquement ; paraphrases, lexicques, gloses, étymologies, scholies : leur recoupement fréquent ne permet pas toujours de délimiter les espaces que chacune de ces pratiques exégétiques seraient censées recouvrir. Comme le soulignait Franco Montanari en 1994, « [i]l problema è che si tratta di un panorama estremamente ampio, composito e multiforme, ancora oggi troppo poco chiarificato e strutturato nel suo insieme, perché non si senta il bisogno di sempre maggiori sforzi tesi a introdurre elementi di organizzazione e classificazione. »³²

³⁰ Le hérault Idaios portait un cratère brillant et aussi des coupes en or. Traduction de la paraphrase : Le héraut Idaios apporta et disposa aussi un étincelant cratère et des coupes (ποτήρια) dorée, celles-ci étant en réalité des χύπελλα (les coupes), à partir de χύειν τὸν πηλόν (verser la lie de vin), c'est-à-dire du vin.

³¹ *Etymologicum Magnum* (Kallierges, 546, 6). Traduction de la notice : Κύπελλον (la coupe) : d'après κύφος (courbe). Ou d'après κύπτω (pencher), κεκυρτωμένον (ce qui est recourbé) et περιφερές (arrondi). On analyse étymologiquement ce qui est en réalité χύπελλον (coupe), à partir de χύειν τὸν πηλόν (verser la lie de vin), donc le vin. De là aussi κάπηλος (le marchand de vin), d'après χέειν τὸν πηλόν (verser la lie de vin).

³² Montanari 1991, p. 225, repris dans les *Studi di filologia omerica antica*, II : Montanari 1995, p. 64

TRANSMISSIONS DE SAVOIRS ET MÉMOIRE MANUSCRITE

Indissociable de la poésie homérique, le système formulaire tel que reconnu par les travaux de Milman Parry et de ses successeurs mérite notre attention : compte tenu du décalage temporel entre l'*Iliade* et la paraphrase, quel peut être le degré de conscience du paraphraste de la singularité poétique des épopées homériques ? Nous soumettons à l'étude deux formules différentes tirées du chant III : κορυθαίολος Έκτωρ (Hector au casque étincelant) et Ἀλέξανδρος θεοειδής (Alexandre pareil aux dieux).

À la lecture du tableau ci-dessous, nous remarquons que la paraphrase ne présente pas moins de huit variantes différentes de κορυθαίολος Έκτωρ.

Vers paraphrasé	Formule paraphrasée
III, 83	ὁ περὶ τὴν κεφαλαίαν ποικίλος Έκτωρ ἢ ὁ κινῶν αὐτὴν καὶ σείων ³³
III, 324 ; VI, 369 ; VII, 287 ; XI, 315	ὁ περὶ τὴν κεφαλαίαν εὐκίνητος Έκτωρ
V, 680 ; V, 689	ὁ περὶ τὴν κεφαλαίαν ποικίλος Έκτωρ
VI, 116 ; VI, 520 VII, 158 ; VII, 263 ; XII, 230	ὁ κατὰ τὴν περικεφαλαίαν εὐκίνητος Έκτωρ
VI, 263	ὁ περὶ κεφαλαίαν μέγας εὐκίνητος Έκτωρ
VI, 342	περὶ τὴν κεφαλαίαν εὐκίνητος Έκτωρ
VI, 359 ; VI, 440	ὁ μέγας κατὰ τὴν περικεφαλαίαν εὐκίνητος Έκτωρ
VIII, 324	ὁ τὴν κεφαλὴν εὐκίνητος Έκτωρ
VIII, 377	ὁ κατὰ τὴν περικεφάλην εὐκίνητος υἱὸς τοῦ Πριάμου Έκτωρ

La paraphrase du *Genavensis Graecus 44* restitue le caractère formulaire de la poésie homérique avec un systématisme à géométrie variable. Le même matériau se décline tantôt d'une façon, tantôt d'une autre : il en va ainsi pour εὐκίνητος ou ποικίλος ; pour ὁ περὶ ou ὁ κατὰ. Cependant l'ensemble formulaire prend forme dans un moule relativement rigide – la présence systématique d'Έκτωρ en fin de formule paraphrasée, comme dans les vers homériques, semble en tout cas le démontrer.

La seconde formule à l'étude, Ἀλέξανδρος θεοειδής, est particulièrement intéressante puisqu'elle revient six fois dans le chant III, c'est-à-dire autant de fois que dans tous les autres chants de l'*Iliade*.

³³ L'hésitation que manifeste le paraphraste entre ποικίλος d'un côté et ὁ κινῶν [...] καὶ σείων de l'autre s'explique sans doute parce qu'il s'agit là de la première occurrence de la formule κορυθαίολος Έκτωρ dans le *Genavensis Graecus 44*. La formule apparaît bien au vers 816 du chant II mais le Catalogue des Vaisseaux ne faisait originellement pas partie du manuscrit genevois.

Vers paraphrasé	Formule paraphrasée
III, 16 ; III, 30 ; III, 37 ; III, 58	ὁ τοῖς θεοῖς ὅμοιος Ἀλέξανδρος
III, 27	τὸν τοῖς θεοῖς ὅμοιον Ἀλέξανδρον
III, 450	τοῖς θεοῖς ὅμοιον Ἀλέξανδρον
VI, 290	ὁ θεοῖς ὅμοιος Ἀλέξανδρος
VI, 332	ὁ θεοῖς ὅμοιος Ἀλέξανδρος θεοειδής
VI, 517	ὁ θεοῖς ὅμοιος καὶ παραπλήσιος Ἀλέξανδρος
XI, 581	ὁ Ἀλέξανδρος ὁ θεοῖς ὅμοιος

Pour ce qui est du chant III, la formule paraphrasée est parfaitement uniforme : cinq des six occurrences présentent le même matériau, dans le même ordre. Il est possible d'expliquer ce phénomène par l'effet de « tir groupé » : ces cinq occurrences se situent dans les soixante premiers vers, à intervalle régulier. La formule paraphrasée change néanmoins au chant VI et se cristallise autour du noyau ὁ θεοῖς ὅμοιος. Plus surprenant est le rejet d'Ἀλέξανδρος en fin de formule paraphrasée, alors que, dans l'originale homérique (Ἀλέξανδρος θεοειδής), le nom d'Alexandre est antéposé par rapport à son épithète.

De l'étude sommaire de ces deux formules, nous livrons donc une même conclusion : tout semble se passer comme si le paraphraste n'avait pas su saisir la pleine mesure du caractère formulaire de la poésie homérique³⁴. À tel point que la rigueur qu'il semble mettre à poursuivre son prestigieux modèle ne fonctionne que peu ou prou. Mais est-ce pour autant une pièce supplémentaire à ajouter au dossier de la mémoire orale que l'on oppose volontiers à la mémoire écrite ? Il nous semble bien difficile de trancher, d'autant plus qu'il serait nécessaire d'élargir notre corpus de formules paraphrasées et d'en tirer des comparaisons avec celles que l'on peut trouver dans d'autres paraphrases.

UN RÉSEAU DE SAVOIRS

Le *Genavensis Græcus* 44, comme bien d'autres manuscrits exégétiques, démontre que la transmission des textes anciens s'est faite à la faveur d'un réseau complexe de savoirs dont les traces sont encore visibles, feuillet après feuillet. La paraphrase, livrant une transposition tout à la fois parfaite et imparfaite du texte homérique, ouvre simultanément la voie aux interprétations, aux potentialités et à la polysémie des épopées

³⁴ Il paraît probable que l'apparente régularité de la paraphrase témoigne, en réalité, d'un apprentissage « scolaire » du poème homérique qui tend à une certaine normalisation des formules. Nigel Wilson souligne que les Alexandrins eux-mêmes n'avaient pas la conscience de la nature orale de poésie homérique. Wilson 2007, p. 59-61.

homériques. Elle est une mosaïque que l'on peut difficilement observer à la fois dans sa profondeur diachronique et dans son étendue synchronique : des milliers de tessons d'exégèses, de lexiques, de scholies, d'étymologies la composent mais dans un arrangement toutefois unique. Pouvons-nous espérer parvenir un jour à assembler l'ensemble de ces tessons ? L'entreprise est vertigineuse mais, en s'appuyant sur l'expérience de notre projet, il est certain que des résultats encourageants pourront émerger de diverses collaborations et d'allers-retours constants entre le champ de la philologie classique et celui des progrès technologiques.

Bibliographie

- Berra A. (2011), « Manier le thésaurus grec », dans *Lieux de savoir*, II, *Les mains de l'intellect*, Paris, p. 555-578.
- Bouvier B. (2000), « Sur la paraphrase de l'*Iliade* contenue dans le *Genavensis Graecus* 44 », dans O. Reverdin *et al.* (éds), *Homère chez Calvin*, Genève, p. 305-317.
- Brunner T. F. (1993), « Classics and the Computer: the History », dans J. Solomon (éd.), *Accessing Antiquity: the Computerization of Classical Databases*, Tucson, p. 10-33.
- Cavallo G. (2006), *Lire à Byzance*, Paris.
- Crane G. (2008), « Classics and the Computer: an End of the History », dans S. Schreibman, R. Siemens, J. Unsworth (éds), *A Companion to Digital Humanities*, Oxford, p. 46-55.
- Eco U. (2010 [1980]), *Il nome della rosa*, Milano.
- Ernout A. (1956), *Pline l'Ancien, Histoire naturelle*, livre XIII, texte établi, traduit et commenté, Paris (Les Belles Lettres).
- Feather J. P. (1986), « The Book in History and the History of the Book », dans D. G. Davis (éd.), *Libraries, Books & Culture*, I, Austin, p. 12-26.
- Heyne C. G. (1802), *Homeri Carmina*, III, Lipsiae (Libraria Weidmannia).
- Jacob C. (1999), « Du livre au texte. Pour une histoire comparée des philologies », *Diogène*, 186, p. 3-27.
- Ludwich A. (1995 [1902]), *Homeri Ilias*, vol. I, Stuttgart-Leipzig (B. G. Teubner).
- Mazon P. (1937), *Homère, Iliade*, Paris (Les Belles Lettres).
- Monro D., Allen T. (1912), *Homeri Opera*, vol. I, Oxford (Clarendon Press).
- Montanari F. (1995), *Studi di filologia omerica antica*, II, Pisa.
- Montanari F. (1991), « Tradurre dal greco in greco », dans S. Nicosia (éd.), *La traduzione dei testi classici. Teoria, prassi, storia*, Napoli, p. 221-229.
- Mounier P. (éd.) (2012), *Read/Write Book*, 2, *Une introduction aux humanités numériques*, Marseille, <https://orcid.org/0000-0003-0691-6063>.
- Nicole J. (1891), *Les Scholies genevoises de l'Iliade*, H. Georg, Genève.
- Solomon J. (éd.), *Accessing Antiquity: the Computerization of Classical Studies*, Tuscon-London.
- West M. (1998), *Homeri Ilias*, vol. I, Stuttgart-Leipzig (B. G. Teubner).
- Wilson N. G. (2007), « Scholiasts and Commentators », *Greek, Roman, and Byzantine Studies*, 47, p. 39-70.